

Un roublard

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 6

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225108>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Le montant de l'abonnement sera pris en remboursement le 15 février prochain.



PE L'ÉCOULA

LE mousse vengnant de fére la saillâta et châtôtant avau lè z'ègrâ po couchî arrevâ lè premi su la pllièce. Et pu hardi : « Douât-tè de devânt ! — Tsouye-tè, vu passâ ! — Porquie m'embardze-to dinse ? — Fé atant de drâi que tè ! — Te vâ tè fére fotre la bourlâie ! — » et pu dinse tot avau, avoué dâi ludâie, dâi sielliâie, dâi bramâie, dâi lutsè-hye à vo z'assordolhî, à vo baillî lo veret (*verge*) et lè refreson. Cliâo bouté, tot parâi.

Et pu, su la pllièce, on châte, on cor, on piatte, on dzevate, on sè tsampe, on sè trevougné, on sè tscagne po rire. On derâi onna fremelhière quand on l'a égrévâtâie avoué onna be-selhie. Dâi mouf de budzon, dâi quartèron d'avelhie et de vouîpe, dâi tyèce à gravier de ratte, tot cein latsî ein on iâdzo sarâi pas pi. Dein cli tredon, on fâ ti lè dju qu'on cougnâi, du la coratta, lè gnû, à qui ? ami ! à châtea-muton et lè z'autro.

Vaitcé qu'à n'on câro lâi a tot onna beinda que dèvesant ti ein on iâdzo ein trevougneint on tsat que l'a voliu vère que l'étâi que tot clii trafi que l'ouyâi et que s'è laissî preindre. Lo régent Parreve et lâo fâ dinse :

— Mâ que dâo diastre féde-vo avoué cliia tsatta et voutrè brâmo ? Cliia pouâra bîte l'è dein lo cas de veni tota tiura. A cô è-te ?

— L'è à no, que fâ lo Sami. Mon père mè l'a baillâ. Adan i'è de âi camerardo que la baillo à clii que derâi la pe grôcha dzanlhie. On ein a dza oyu dâi tote boune et on sâ pas mè à cô faut baillî cliia bîte qu'onna... râva, po cein que pû pas dere cô a de la pe granta de cliâo dzanlhie.

— Quin bouïbo vo z'îte tot parâi, que lâo fâ lo régent. Dein mon dzouveno teimps, à voutron âdzo, mè, ie ne savé pas cein que l'étâi qu'onna dzanlhie !

Vo z'arâi faliu oure cliâo recafâie. Et lo Sami l'impougne lo tsat, lo bete dein lè bré à régent et lâi fâ dinse :

— Lo minon l'è voutro, régent. Lo vo baillo : l'è vo que vo z'âi de la pe grôcha dzanlhie !

Marc à Louis.

LE MIMOSA

LN plein hiver il nous apporte un sourire de printemps. Aux carrefours de nos grandes villes, les colporteurs en ont des bottes peines. Le mimosa égrène au long d'une tige flexible ses petites boules qui ont l'aspect d'une ouate d'or. Son parfum est délicat. Et sur la table de l'ouvrière ou dans les salons bourgeois, il met une note de poésie, il semble un défi au temps pluvieux et froid, portant en lui un peu du soleil méditerranéen.

Mais peu de gens connaissent la nature de cette fleur charmante.

En réalité, c'est un acacia. Son nom scientifique est *acacia mimosa*. Mimosa est un adjectif latin provenant du mot *mimus*, qui signifie « mime, comédien ».

On se demande bien ce que la gentille fleur a de commun avec un mime, un comédien.

Les réponses à cette question ne manquent pas. Les uns prétendent qu'on lui a donné ce nom à cause des formes diverses qu'affectent les différentes variétés de l'*acacia mimosa*, ressemblant ainsi au jeu et aux poses très diverses qu'affectent les comédiens.

D'autres assurent au contraire que ce nom curieux provient de la particularité que possèdent certaines espèces de mimosas : celle de changer d'aspect quand on en approche la main.

Mais tout ceci n'empêche pas ces petits grelots d'or d'égayer nos appartements pendant la désolation hivernale.

Un roublard. — Entendu dans une pension qui n'a pas la réputation d'engraisser ses pensionnaires :

— Je ne sais pas comment vous faites pour avoir si bonne mine ici, j'ai beau faire la cour à la maîtresse de pension et à ses filles, elle me laisse tout de même mourir de faim !

— Moi, je courtise la cuisinière ! fait le pensionnaire bien portant.

L'IMPOT

DEJA depuis longtemps, je suis en quête d'un pays inconnu, d'une île perdue dans l'immensité des flots, où la vie serait encore possible. Je veux dire où l'on pourrait vivre dans la sérénité, dans le calme, dans la paix, sans entendre bourdonner à ses oreilles les réclamations du fisc, les éternelles menaces de guerre, ces éternels préparatifs et ces éternels souvenirs perpétuellement ressassés de la dernière, qui finiraient par rendre neurasthénique un mirliton.

Eh bien ! ce pays heureux, ce pays fortuné existe, c'est le Lichtenstein, situé à notre frontière orientale. Jusqu'à présent, les habitants du Lichtenstein ne payaient pas d'impôts. Ils étaient heureux comme des poissons dans l'eau, par un beau soleil, quand la pêche est fermée, comme des oiseaux dans la plaine ou des chevreuils dans les bois, quand la chasse est prohibée. Or, ils ont eu dernièrement une grosse émotion. Pour leur apprendre sans doute ce que c'était que la civilisation, ils ont eu le désagrément d'être informés que, contrairement à la tradition, ils devaient désormais acquitter un petit impôt. Oh ! pas cher du tout, quelque chose comme dix francs par habitant.

Immédiatement, les esprits se sont aigris, les caractères se sont échauffés ; des murmures ont couru ; de mauvais projets ont bouillonné. Cette année, on les a informés que les ressources budgétaires de leur petit Etat permettraient de supprimer totalement cette taxe impopulaire. La joie est revenue, dans une population enviable et que grise le bonheur. La principauté de Lichtenstein, agricole et laborieuse, n'a pas pris part à la guerre mondiale de 1914. La dernière guerre à laquelle elle participa officiellement fut celle de l'Autriche, dont elle était l'alliée, contre la Prusse,

en 1866 ; mais officiellement seulement, car le régiment du Lichtenstein, qui comprenait 80 hommes, n'arriva sur le champ de bataille que lorsque la guerre était depuis longtemps terminée.

Un pays où un receveur est un objet de curiosité, quel heureux pays ! Que le ciel doit y être bleu ! Que l'air doit y être pur ! On doit avoir l'impression d'y vivre dans un conte de fées. Je vais faire des démarches pour me faire naturaliser sujet du Lichtenstein ; je n'aurai certainement rien à y perdre.

E.

UNE DÉCEPTION

(Petit conte inédit.)



ALLONS ! A table, les enfants ! J'entends papa qui monte.

Effectivement, le père Rochat entra, posa sa casquette au vestibule et se dirigea vers la cuisine d'où une bonne odeur de « frites » lui chatouillait agréablement les narines.

— Bonsoir ! Ça va ? Rien de nouveau ? La marmaille a été sage ?

— Oh bien, voilà. Comme ça, tout juste, fit la maman.

— Et toi, t'es fatigué, mon homme, dis ?

Ce court dialogue eut lieu dans le modeste logement occupé par le ménage Rochat, au cinquième d'une caserne locative, située tout au bout de la rue des Marronniers.

Un brave homme, ce père Rochat, bon ouvrier menuisier, régulier au travail. A chaque quinzaine, il apporte sa paie, après s'être accordé, à cette occasion seulement, une honnête pichollette de « p'tit blanc ». Ce jour-là, également, il fit emplette de quelques modestes friandises chez le boulanger du coin, pour faire plaisir à ses deux enfants : Julot, gamin éveillé, un peu turbulent, mais un gentil gosse tout de même, puis sa préférée, Dédéle, gracieuse fillette aux yeux calins.

Le souper achevé, le père Rochat passa à la chambre et alluma sa pipe.

— Louise ! C'est samedi, aujourd'hui. Le Conteur doit être venu.

— Mais oui, Jules. Il est sur l'étagère. J'y ai jeté un coup d'œil. Il est amusant, comme toujours.

Il fait bon, dans ce petit appartement propre, tandis qu'au dehors, la bise souffle par rafales brusques. Le père s'installe sous la lampe, avec son journal, tandis que les gosses, étalant leurs cahiers d'école, se mettent à étudier leurs leçons.

Tout en lisant, le père Rochat se met à siffloter.

— Tu es de bonne humeur, ce soir, Jules, remarqua sa femme, depuis la cuisine, où elle finit d'essuyer la vaisselle.

— Mais oui, répond son mari. J'ai fait du rabiot, aujourd'hui.

— Tiens ! Du rabiot ? Comment ça ?

— Tu es bien curieuse. Voilà. Ce matin, le patron m'a envoyé chez un vieux rentier, hors de ville, pour faire une cage à lapin. Je l'ai terminée ce soir. Comme je ramassais mes outils, le particulier s'est amené pour voir mon travail. Faut croire que ça lui plaisait.